



La bataille de Maqdala en 1868

Bähaylu Gäbrä Maryam (?- ?). Éthiopie, Addis-Abeba, vers 1920. Don de Émile William Molly en 1926 ; acquis à Addis-Abeba auprès de l'artiste. MEG Inv. ETHAF 010705.

La bataille de Maqdala (1868)

Estelle Sohier

La bataille de Maqdala, représentée par Bähaylu Gäbrä Maryam, est l'un des sujets populaires de la peinture éthiopienne. Ce conflit a été amplement raconté et peint en Éthiopie depuis 1868, car c'était la première fois qu'une armée étrangère déferlait avec de tels moyens sur le royaume, entraînant par ailleurs le suicide du roi des rois, Téwodros II. L'armée britannique, dirigée par le général Robert Napier, était venue libérer des otages européens retenus à la cour de Maqdala, avec des moyens disproportionnés. Nombreux et surarmés, ses soldats sont représentés à droite du tableau, la plupart montrés de profil, une

convention pour figurer ennemis et impies dans la peinture chrétienne éthiopienne.

La couronne britannique, de meilleure alliée à pire ennemie de Téwodros II

Ancien soldat, Téwodros II a accédé au trône de roi des rois en 1855 par la force, l'intelligence et la ténacité ; il est considéré comme le premier souverain modernisateur de l'histoire éthiopienne, et le restaurateur de l'unité du royaume chrétien éthiopien, après plusieurs décennies de divisions politiques et d'éclatement du pouvoir. Deux canons et de nombreux fusils sont représentés sur la peinture, côté éthiopien. Téwodros n'avait en effet eu de cesse d'acquérir et de produire des armes pour imposer son pouvoir, à l'interne, et protéger le royaume des attaques extérieures. Les Européens de passage à sa cour ont été invités à y contribuer, de gré ou de force.

Épris de culture européenne, en particulier britannique, le roi avait d'abord tissé des relations amicales et de confiance avec des voyageurs, notamment avec le premier consul britannique en Éthiopie, Walter Plowden, un attachement qu'on peut retracer dans sa correspondance. En 1862, il demande ainsi au gouvernement britannique une alliance contre ses ennemis musulmans, en particulier l'Égypte, et de l'aide pour se procurer des armes et des experts afin de développer une industrie militaire.

Les étrangers ne se montrent toutefois pas à la hauteur de ses ambitions pour moderniser l'Éthiopie, et la couronne britannique ne daigne pas répondre à ses demandes d'alliance contre l'armée égyptienne. Son rêve de solidarité chrétienne face aux musulmans était en décalage avec le nouvel ordre international, basé sur des alliances géopolitiques, et non sur la religion. Face aux difficultés croissantes, aux rébellions internes et à l'indifférence des étrangers, Téwodros a un recours croissant à la force. Quand le consul d'Angleterre, Charles Cameron, revient en Éthiopie en 1864 sans réponse de la reine Victoria, il est jeté en prison, tout comme les missionnaires protestants qui avaient aussi déçu la confiance du roi. Ils rejoignent ainsi des milliers d'Éthiopiens. Durant trois ans, le Foreign Office tente de résoudre la situation à l'amiable, mais le diplomate britannique Hormuzd Rassam envoyé en 1866 connaît le même sort que les autres otages. L'Angleterre, dont Téwodros avait espéré faire son principal

allié, devient alors son pire ennemi. Après avoir adressé sans succès un ultimatum au roi, le gouvernement britannique se résigne à lancer une expédition punitive à l'été 1867, car le relais de l'affaire dans la presse commence à provoquer l'indignation publique. Il ne s'agit pas de conquérir l'Éthiopie – la course au partage de l'Afrique par les Européens n'est à ce moment-là pas encore engagée –, mais de préserver l'autorité britannique malmenée et sauvegarder son prestige en Afrique et au Proche-Orient.

L'expédition est confiée à l'armée des Indes, sous la direction du général Robert Napier. Les troupes partent de Bombay en décembre 1867 et traversent la mer d'Arabie, puis la mer Rouge jusqu'au golfe de Zula, avant de progresser à l'intérieur des terres. Les moyens mis en œuvre sont disproportionnés face à l'armée éthiopienne, affaiblie de surcroît par les défections autour du roi : si les chiffres avancés par les différentes sources historiographiques ne concordent pas, on estime le contingent lancé vers les hauts plateaux éthiopiens fort d'environ 13 000 soldats – Européens et Indiens recrutés à Bombay –, accompagnés de nombreux serviteurs, le tout formant un corps expéditionnaire d'environ 30 000 personnes et 55 000 animaux, notamment des chevaux, bœufs, mulets et éléphants qui ont marqué les mémoires (fig. 01).

La bataille d'Arogué

Les lignes ondulantes du tableau de Bähaylu Gäbrä Maryam figurent un environnement montagneux. La bataille de Maqdala tient son nom de la place forte située à 2 780 m d'altitude, sur un *amba*, construite par Téwodros sur un plateau abrupt entre le nord et le sud de son empire, où il s'était replié, et où se trouvaient, entre autres, les otages. La progression de l'armée britannique jusqu'à Maqdala et son ravitaillement ont été facilités par le soutien des chefs locaux en inimitié avec Téwodros II, par ailleurs lâché par la plupart de ses hommes pour sa dureté et la brutalité de ses méthodes de gouvernement.

Le tableau représente la confrontation entre Éthiopiens et troupes britanniques à la bataille d'Arogué, le 10 avril 1868. Mal équipés, les premiers sont repoussés en une heure seulement sous une pluie diluvienne qui rend inutilisables leurs fusils à mèche : 400 d'entre eux trouvent la mort et plusieurs milliers sont blessés, face à des pertes britanniques limitées à une vingtaine de blessés. Les deux jours suivants, Téwodros libère les otages européens, mais refuse de se rendre. Pour ne pas être capturé, il se suicide d'un coup de pistolet le 13 avril quand les troupes britanniques attaquent la forteresse. Les circonstances de sa mort feront de lui un héros pour ses contemporains et pour les générations suivantes, symbole de refus de soumission à l'ennemi. Son suicide deviendra aussi un sujet populaire pour les peintres éthiopiens.

Après la victoire, un pillage en règle

Son geste entraîne la colère des Anglais à qui il enlève la satisfaction de le capturer, malgré l'ampleur des moyens utilisés. Maqdala est livrée au pillage de l'armée britannique, en guise de représailles, et de dédommagement peut-être, avant d'être dynamitée et incendiée. Des témoins ont décrit le pillage en règle qui est alors mené. Les troupes s'emparent de tous les objets de valeur et autres souvenirs qu'elles trouvent à Maqdala, y compris dans une église, Medhane Alam : le trésor de la couronne, les biens personnels du roi (dont ses vêtements en morceaux et des mèches de cheveux arrachés sur sa dépouille), des manuscrits, des objets culturels, tout est saisi par les soldats. Le pillage est ensuite « régularisé » par Napier, qui rassemble le butin quelques jours après pour le vendre aux enchères entre les officiers, afin de récolter de l'argent pour les troupes.

L'une des personnes participant au pillage est Richard Holmes, assistant au département des manuscrits du British Museum, nommé archéologue de l'expédition. Si tous les soldats tentent de rapporter un souvenir de voyage, Holmes est l'un des premiers acquéreurs des biens pillés, grâce à l'argent mis à sa disposition par le musée. Ce dernier récupère ainsi 350 manuscrits éthiopiens, quand d'autres sont distribués à de prestigieuses institutions culturelles européennes. Le British Museum reçoit également 80 objets (bijoux, armes, croix, textiles, matériel archéologique, ou encore les tentes royales), tandis que la couronne et le sceau

du roi, la couronne de l'archevêque, un calice d'or et des croix de procession sont acquis par le South Kensington Museum, et que bon nombre d'objets échouent dans des collections privées.

Des restitutions éparses, au gré de la diplomatie

Si les troupes britanniques ont quitté précipitamment la Corne de l'Afrique après la bataille, leur passage est à l'image du vandalisme culturel qui accompagnera bientôt la colonisation du continent africain. Le butin saisi à Maqdala comprenait des objets d'une importance historique et culturelle majeure pour l'Éthiopie : des centaines de manuscrits enluminés sur parchemin, certains datant du 15^e siècle, deux couronnes – dont l'une en or –, des *tabot* (tables d'autel sacrées, symbolisant l'Arche d'alliance), des croix processionnelles.

Le fils du roi, Alemayehu, âgé de 7 ans, est lui aussi emmené en Angleterre, sous la garde du capitaine Tristram Speedy, un explorateur britannique initialement embauché par Téwodros pour former son armée, avant de se retourner contre lui. Tristram Speedy est devenu le tuteur d'Alemayehu, la royauté britannique assumant la responsabilité de son éducation. Il reste de nombreux portraits émouvants de lui, notamment par la photographe Julia Margaret Cameron, pris pour satisfaire la curiosité du public à l'égard du petit prince orphelin (fig. 02). À son décès, à l'âge de 18 ans, pour cause de maladie, il est enterré dans la chapelle

royale de Saint-Georges à Windsor. Sa dépouille est aujourd'hui réclamée par les autorités éthiopiennes, au même titre que les biens pillés.

Quelques rares objets seront par la suite restitués à l'Éthiopie, au gré du bon vouloir de la diplomatie britannique. Dès 1872, le successeur de Téwodros II, Yohannès IV, écrit à la reine Victoria pour demander notamment le retour du Kebra Nagast, *La Gloire des rois*, texte du Moyen-Âge fondateur pour la dynastie salomonide, à laquelle se rattachent les souverains. L'une des deux copies du manuscrit est alors restituée dans un geste d'amitié. En 1924, le roi George V offre l'une des deux couronnes de Téwodros II (mais pas celle en or) au *ras* Tafari Makonnen lors de sa visite en Grande-Bretagne, à la suite de l'adhésion de l'Éthiopie à la Société des Nations ; sa petite-fille, la reine Élisabeth, rend la coiffe et le sceau royaux à l'occasion de sa visite d'État à Addis-Abeba en 1965 ; enfin, la touffe de cheveux de Téwodros II est remise en grande pompe au gouvernement éthiopien en 2019.

Les voyages du *Kwer'ata Re'esu*

L'un des objets dont la restitution est demandée en vain depuis le 19^e siècle a récemment défrayé l'actualité en histoire de l'art. Il s'agit d'une icône qui jouit d'une aura particulière en Éthiopie, où elle est connue sous le nom de *Kwer'ata Re'esu*. Réalisée au début du 16^e siècle dans l'atelier du peintre de cour portugais Jorge Afonso, cette peinture à l'huile représente le Christ à la couronne d'épines, les yeux baissés et

les deux mains levées, vêtu d'un manteau royal, quelques gouttes et traces de sang encadrant son visage, tel que décrit dans l'Évangile selon saint Jean (19, 4-6) (fig. 03).

Si sa facture n'est pas exceptionnelle au regard de la production de l'atelier de Jorge Afonso, son histoire est unique. Elle a en effet été acheminée sur les hauts plateaux de la Corne de l'Afrique en 1520 par une ambassade portugaise envoyée pour nouer des liens avec le mythique prêtre Jean, que les Européens imaginaient depuis le Moyen-Âge à la tête d'un royaume chrétien isolé et menacé. Offerte au roi Lebna Dengel, la peinture devint un support de dévotion à la cour, en raison de son style inédit. Les textes éthiopiens témoignent de son utilisation à partir du 17^e siècle comme palladium royal : les rois l'emportent en expédition ou à la guerre, et ce jusqu'à la fin du 18^e siècle, pour protéger les troupes et le royaume. L'icône tombe pour la première fois entre des mains ennemies en 1738, enlevée par des musulmans du sultanat de Sennar, après une campagne militaire désastreuse du roi Iyasu. Celui-ci organise une collecte d'impôt exceptionnelle pour payer la rançon

du tableau, qui retrouve la capitale, Gondar, en liesse.

Disparu comme l'ensemble du trésor royal pendant le pillage de Maqdala, le tableau est demandé par Yohannès IV dès 1872, mais il est alors introuvable. On apprendra des années plus tard qu'il n'a jamais été répertorié dans les collections publiques britanniques, car l'envoyé du British Museum, Richard Holmes, l'avait gardé pour enrichir sa collection personnelle. Cette peinture n'est pas oubliée les décennies suivantes en Éthiopie, puisque la chronique du roi des rois Ménélik II (r. 1889-1913) évoque son souvenir : comme d'autres images importées, le *Kwer'ata Re'esu* avait le pouvoir de faire des miracles, à la lisière du monde terrestre et du monde divin, mais aussi à la jonction du royaume et de l'étranger. Après plusieurs ventes aux enchères en Europe dans le courant du 20^e siècle, et un voyage transatlantique, le tableau a été localisé dans les années 1990 dans le coffre-fort d'une banque portugaise... en attendant, un jour, le miracle d'un nouveau voyage vers l'Éthiopie.

Figures

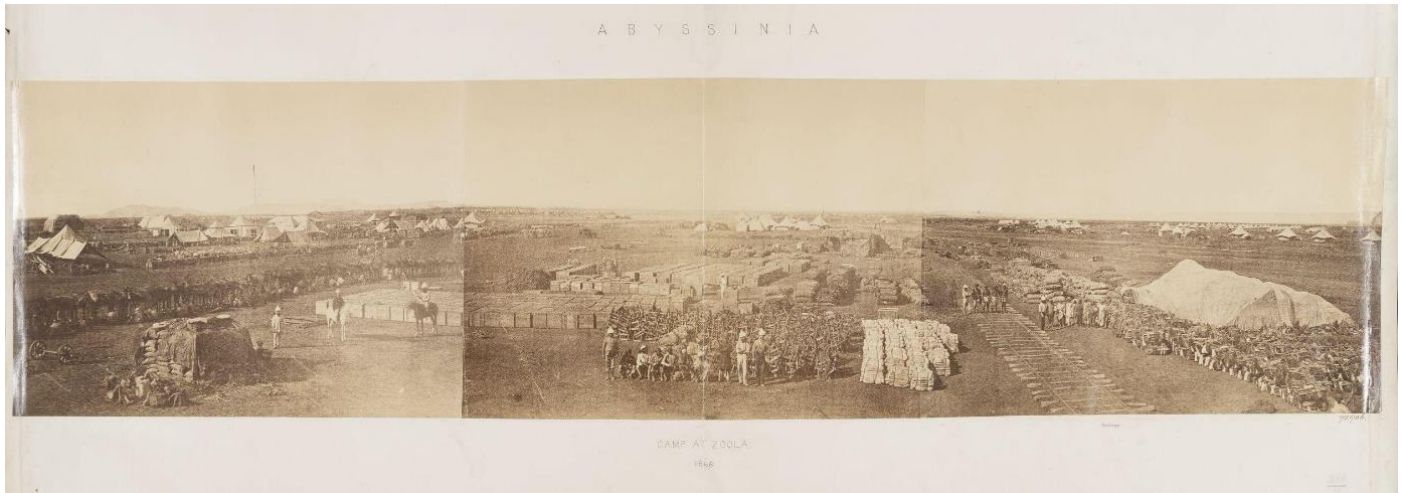


Figure 1 : Ingénieurs royaux, camp à Zoola, de la série « Abyssinia Expedition 1868-9 ».

Photographe non-documenté-e, 1866

Tirage à l'albumine, 18,4 × 77,3 cm.

© Victoria and Albert Museum, Londres, Item n. 71906



Figure 2 : « Dèjatch Alámayou & Básha Félika [i.e. Tristram Charles Sawyer Speedy] », avec à droite un Éthiopien du nom de Kassa, juillet 1868, île de Wight, Grande-Bretagne.

Julia Margaret Cameron, 1868

Tirage à l'albumine, 25,5 × 21,3 cm

© Victoria and Albert Museum, Londres, Item n. RPS.1103-2017

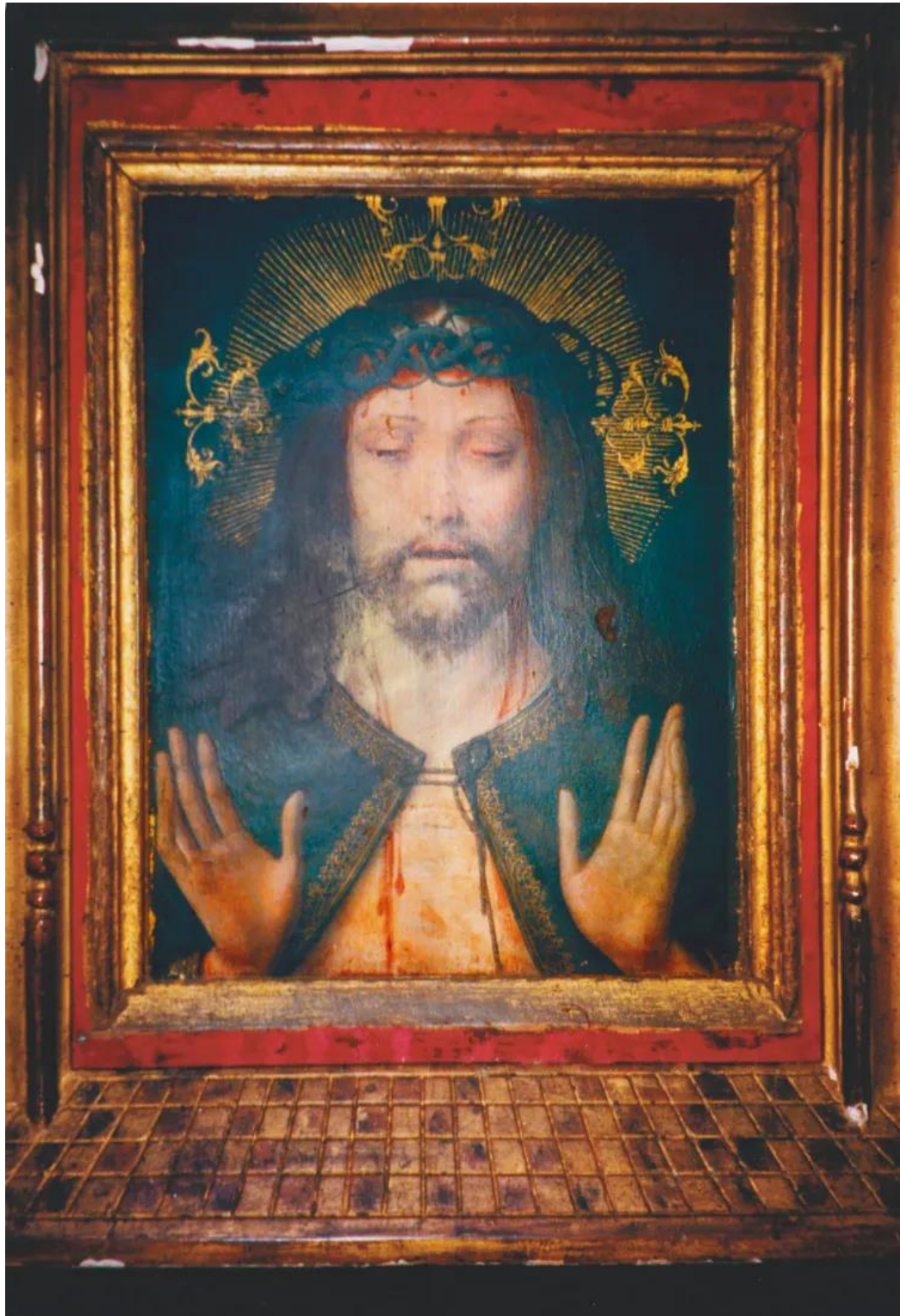


Figure 3 : Kwer'ata Re'esu,

Atelier de Jorge Afonso (peintre royal du roi Manuel Ier),
Peinture à l'huile sur bois, 33 × 25 cm, vers 1520.

Photographie © Martin Bailey, *The Art Newspaper*, publiée le 6 octobre 2023.

Bibliographie :

Association for the Return of the Ethiopian Maqdalā Treasures, « Memorandum submitted by the Association for the Return of the Ethiopian Maqdalā Treasures (AFROMET) », Culture, Media and Sport Committee of the United Kingdom Parliament, mai 2000.

<https://publications.parliament.uk/pa/cm199900/cmselect/cmcmds/371/371ap61.htm>

BAHRU ZEWEDE, *A History of Modern Ethiopia, 1855-1974*, Londres : James Currey, 1991.

BAILEY, Martin, « Exclusive: first colour photographs shed fresh light on Ethiopia's most treasured icon and its looting by an agent of the British Museum », *The Art Newspaper*, 25 septembre 2023. <https://www.theartnewspaper.com/2023/09/25/exclusive-first-colour-photographs-shed-fresh-light-on-ethiopias-most-treasured-icon-and-its-looting-by-an-agent-of-the-british-museum>

BERHANOU ABEBE, *Histoire de l'Éthiopie d'Axoum à la révolution*, Paris : Centre français des études éthiopiennes, Maisonneuve et Larose, 1998.

BERHANOU ABEBE, « L'expédition anglaise d'Abyssinie (1868) d'après les documents inédits de Louis Armand d'Heudecourt », *Annales d'Éthiopie*, vol. 18, 2002, pp. 73-142.

www.persee.fr/doc/ethio_0066-2127_2002_num_18_1_1015

The British Museum, « Contested objects from the collection – Maqdalā collection », consulté le 24 mars 2024. https://www.britishmuseum.org/about-us/british-museum-story/contested-objects-collection/maqdalā-collection?_gl=1*fd1ksv*_up*MQ..*_ga*NzM4NDExNDZlE3MTEyNzA5NDI.*_ga_JHR77E3EZ1*MTcxMTI3MDk0MS4xLjEuMTcxMTI3MDk0OS4wLjAuMA..*_ga_08TLB9R8X1*MTcxMTI3MDk0MS4xLjEuMTcxMTI3MDk0OS4wLjAuMA

GUEBRÉ SELLIASSIÉ, *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie*, traduit de l'amharique par Tésfa Sellassié, publié et annoté par Maurice de Coppet, Gembloux, J. Duculot & Paris, Maisonneuve, tome I, 1930, tome II, 1932.

HEAVENS, Andrew, *The Prince and the Plunder: How Britain Took One Small Boy and Hundreds of Treasures from Ethiopia*, Cheltenham: The History Press, 2023.

MATTHIES, Volker, *The Siege of Magdala: The British Empire Against the Emperor of Ethiopia*, Princeton: Markus Wiener Publishers, 2012.

PANKHURST, Richard, « The Napier Expedition and the Loot from Maqdalā », *Présence africaine*, vol. 1, n^{os} 133-134, 1985, pp. 233-240.

PANKHURST, Richard, « Ethiopia, the Aksum Obelisk, and the Return of Africa's Cultural Heritage », *African Affairs*, vol. 98, n^o 391, 1999, pp. 229-239.

À propos d'Estelle Sohier

Estelle Sohier est professeure associée au département de géographie et environnement de l'Université de Genève. À la croisée de la géographie et de l'histoire culturelles, ses travaux portent sur l'histoire de la photographie et de ses usages durant la période coloniale, et sur les notions de culture visuelle et d'imaginaire géographique. Sa thèse de doctorat réalisée à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne portait sur l'utilisation politique de la photographie en Éthiopie entre les années 1880 et les années 1930. Elle dirige le Certificat en études visuelles et le Bachelor en géographie et environnement. Elle est aussi curatrice d'exposition.

About Estelle Sohier

Estelle Sohier is an associate professor in the Department of Geography and Environment at the University of Geneva. At the crossroads of geography and cultural history, her work focuses on the history of photography and its uses during the colonial period, and on notions of visual culture and the geographical imagination. Her doctoral thesis at the University of Paris 1 Panthéon-Sorbonne focused on the political use of photography in Ethiopia between the 1880s and the 1930s. She runs the Certificate in Visual Studies and the Bachelor's degree in Geography and the Environment. She is also an exhibition curator.

Page personnelle/personal page :

<https://www.unige.ch/sciences-societe/geo/membres/enseignants/sohiere/estelle/>

